

CHAPITRE 8 : LE PRÊTRE DE PORPHYRE

La nuit, plus transparente, commençait à s'éclaircir, et Keller espérait ardemment qu'on ne viendrait pas le chercher avant l'arrivée de l'aube. Les étoiles étaient de moins en moins nombreuses, et celles qui demeuraient prenaient une beauté presque surnaturelle sur le fond pâlisant du ciel. Une constellation qu'il ne connaissait pas, parce qu'elle frôlait l'horizon et qu'elle était toujours cachée par la Montagne, aux environs d'Albâtre, attirait particulièrement son oeil. Il y voyait tantôt un visage, tantôt un arbre - quatre étoiles s'alignaient pour former le nez ou le tronc, tandis que deux étoiles très brillantes devenaient des yeux, ou des branches, de part et d'autre de la première ligne, et qu'une autre ligne d'étoiles, perpendiculaire, représentait la bouche ou la ligne du sol. S'agissait-il de la fameuse constellation appelée « la Déesse » ? Il n'en était pas sûr, mais en tout cas, la terrasse de ce temple paraissait destinée à la mettre en valeur, car elle apparaissait, à cette période de l'année, et à l'aube, exactement entre les deux colonnes centrales du portique.

Ce rendez-vous matinal, au premier abord, l'avait surpris. Mais, loin de réveiller un bâtiment endormi en se présentant une heure avant l'aube, il avait trouvé les signes d'une activité perpétuelle : le temple ne dormait jamais, et des prêtres, qui arboraient sur leurs robes les signes complexes de leur place dans l'Eglise, vaquaient à des occupations diverses sans paraître se soucier de l'absence de lumière. Keller avait été prié de venir seul, sans sa fille, dont la présence n'était pas souhaitée. Il n'avait d'ailleurs vu aucune femme parmi le personnel du temple.

Tout en se laissant aller au plaisir violent que lui procurait la vue de ce majestueux portique, dans la lumière pure et timide du matin, il pensait aux étranges circonvolutions de sa vie. Le nœud gordien dans lequel il se sentait empêtré en Albâtre lui semblait se desserrer dans cette ville étrangère aux parfums piquants, aux couleurs vives, où l'horizon marin s'élargissait. Il existait ici une possibilité de fuir, un espace où les vieux démons n'entraient pas. Il caressa un moment l'idée de venir vivre ici, dans la légèreté merveilleuse d'un recommencement, mais Aelenor était rivée à Albâtre, ainsi que ses enfants. Il ne s'agissait que d'un rêve que la réalité dissiperait aussi vite que le jour était en train de dissiper les voiles sans consistance de la nuit.

- Monsieur, si vous voulez vous donner la peine de me suivre...

Le prêtre qui était venu le chercher avait la tête baissée et semblait éviter de regarder le ciel. Keller remarqua en s'engageant dans un corridor que plusieurs prêtres se préparaient pour une cérémonie dans le portique qu'il venait de quitter.

- La constellation que l'on voit du portique, est-ce bien la constellation de la Déesse ?

- En effet, Monsieur. Mes confrères vont bientôt exécuter la cérémonie de l'Aube.

Keller, piqué par la curiosité, avait envie de s'attarder, mais il dut suivre son guide à travers une immense galerie qui retint bientôt toute son attention. Les plafonds entièrement peints offraient le vertige d'un paysage inversé, à la fois presque semblable à celui qui émergeait de l'ombre derrière les fenêtres, et légèrement différent; Keller avait l'impression que le plafond était une sorte de miroir déformant ou magique, une surface à traverser pour accéder à un autre degré de réalité. S'agissait-il d'un ciel immense, d'une côte infiniment bordée de mer ? Les reliefs, les branchages, les nuages, les bateaux, s'entremêlaient parfois avec une illusion si troublante que l'on ne comprenait plus ni le point de vue ni la nature exacte de l'objet représenté. Keller, le cou renversé en arrière, faillit heurter son guide qui s'était immobilisé devant une porte de bronze.

- Vous pouvez entrer, le prélat vous attend.

Keller secoua la tête pour chasser l'étrange vertige qui s'était emparé de lui dans la galerie. Il eut le temps de remarquer que la porte était sculptée selon le motif de la constellation de la Déesse - maintenant qu'il lui était familier, ce motif lui apparaissait un peu partout dans le temple, comme une architecture sous-jacente aux ornements, à la disposition des colonnes, aux mosaïques. Il faudrait qu'il en parle à Aelenor - cela ressemblait un peu aux motifs que l'on retrouvait dans les anneaux de Lien ou dans les boules d'hypnose, qui étaient censés figurer une structure profonde de la personnalité. Cela l'intéresserait sans doute.

Le prélat était un homme sévère, empesé dans son costume liturgique. Son visage n'était assurément pas beau, mais puissant - Keller fut frappé par ses yeux. Certains yeux sont comme de gracieuses flaques d'huile colorée au milieu d'un visage - d'autres sont habités par un vrai regard, perçant, plein de volonté et de pouvoir.

- Asseyez-vous, Monsieur.

Keller s'exécuta. La pièce dans laquelle le prélat le recevait n'était pas un bureau, comme il s'y était attendu, mais une sorte d'oratoire. Des sièges se faisaient face dans un espace nu, meublé uniquement par la magnificence du sol, des murs, du plafond, où les mosaïques de porphyre et de marbre dessinaient des courbes presque animées.

- Vous venez d'Albâtre, c'est cela ?
- Oui, acquiesça Keller. Et je vous remercie de bien vouloir me recevoir. Je suppose que vous êtes très occupé.
- Pourquoi donc avez-vous remué ciel et terre pour rencontrer un prêtre ?
- C'est que j'ai des questions relatives à l'Esprit.

Le prélat eut un sourire fugitif, presque imperceptible, devant ce mot exotique. Sans crier gare, il capta le regard de Keller avec l'Esprit et entreprit de le sonder mentalement. Keller, instinctivement, résista, et sa pierre frontale émit une vive lumière blanche. Le prêtre ne s'offusqua pas de cette réaction.

- Fascinant, ces cristaux. Comment tiennent-ils sur votre front ?
- Des sutures spirituelles, dit Keller un peu désorienté. Nous ne sommes pas habitués à subir des sondes mentales sans en être avertis. Veuillez pardonner ma réaction.
- Simple test, bien sûr. Quelle fonction occupez-vous en Albâtre ?
- Officiellement, je n'occupe aucune fonction. Mais je suis celui que les citoyens appellent le Père de la Révolution.
- Vous connaissez Aelenor ?
- Elle est la mère de mes fils.
- Et qu'est-ce qui vous amène aussi loin de votre cité et de vos valeurs communautaires? Vous aurez remarqué que le pouvoir et l'argent ne se partagent pas aussi facilement dans les Cités Portuaires. Nous avons une société très hiérarchisée, et nous tenons beaucoup à cette hiérarchie. Honnêtement, je considère que vous représentez une influence séditeuse.
- Je ne suis pas là pour faire du prosélytisme, ni même à titre d'ambassadeur. Aelenor ignore tout de la nature des recherches qui m'ont amené ici.

Le prélat fronça un sourcil, en signe d'intérêt.

- Nous avons en Albâtre, avant la Révolution, un homme très puissant par l'Esprit. Un homme dangereux, opiniâtre, qui a développé maintes applications spirituelles inédites. Et j'ai toutes les raisons de croire que cet homme est parvenu à faire migrer son esprit. Hors de son corps.

Le prélat était parfaitement immobile et impassible, et il observa un long silence.

- C'est un sujet sérieux, finit-il par dire. Dites m'en davantage.
- Des indices concordent pour établir qu'il a d'abord pris possession de la Cité - de ses cours d'eau, de ses vents, de ses habitants. On a relevé des cas de possession transitoire. Et puis tout a cessé. Le corps de cet homme a été retrouvé, et brûlé. Mais je suis persuadé qu'il occupe actuellement le corps d'un jeune homme.
- Ce jeune homme est-il identifié ?
- Oui.
- S'agit-il d'une possession transitoire, comme vous l'appellez, ou pensez-vous à une sorte de réincarnation définitive ?
- Je pense que la possession est transitoire, mais aussi continuelle que possible. Le jeune homme rejette parfois l'Esprit étranger, mais ces rejets ne durent pas longtemps.
- En toute logique, votre homme doit souhaiter s'incarner définitivement.
- Qu'est-ce qui vous le fait penser ?
- On ne peut pas utiliser le Pouvoir lors d'une possession de ce genre. Enfin, ce que vous appelez l'Esprit. Votre homme doit donc attendre une opportunité pour arrimer son esprit à ce corps, ce qui libérera toute sa puissance. Mais cela n'est pas chose aisée...
- Vous êtes donc familier de cette opération ?
- Cet homme représente un danger si sa puissance est absolument libre. C'est justement la raison pour laquelle nous sommes si sélectifs dans la transmission du Pouvoir. Seuls ceux qui ont prouvé leur raison et leur loyauté, seuls ceux qui servent véritablement les valeurs de la Déesse sont autorisés à recevoir l'initiation complète. Beaucoup des prêtres que vous avez croisés en bas ne maîtrisent pas l'Esprit aussi bien que vous.
- Mais vous êtes familier de cette opération, insista Keller.

- En effet. La projection hors du corps permet de nombreuses applications liturgiques. Elle permet de procéder aux miracles. Elle permet de faire corps avec le Temple, et, à travers le porphyre, avec la Déesse. C'est ce que nous appelons l'eucharistie.
- Mais que se passe-t-il lorsqu'un prêtre se projette ainsi hors de son corps au moment de sa mort? N'est-ce jamais arrivé ?
- La projection hors du corps n'est possible à ma connaissance qu'à l'issue d'une transe collective, où les fidèles nourrissent le Pouvoir du prêtre. Un individu seul, fût-il très puissant, ne pourrait y parvenir. Votre homme disposait-il de fidèles ?
- Oui.
- En dispose-t-il encore ?
- A priori, non.
- Alors le souci d'une véritable incarnation me paraît écarté. La "réincarnation" ne peut se faire qu'avec un immense réservoir de pouvoir. C'est très certainement le sacrement le plus difficile.
- Un sacrement, dites-vous ? C'est une pratique courante ?
- Non, pas courante. Mais nous y avons recours lorsque la Déesse se meurt.
- La Déesse est donc... vivante ?

Le prélat fit un signe avec ses mains.

- Cela ne vous concerne pas. Les secrets que je viens de vous révéler ne doivent jamais franchir vos lèvres, ajouta-t-il en usant d'une voix de Verbe si puissante que Keller sentit à peine l'effet de la contrainte.

Keller sentait que l'entretien allait toucher à sa fin, et se concentra pour ne rien oublier d'essentiel.

Sa pierre frontale émit une lueur diffuse.

- Pour se réincarner, l'homme a besoin de disciples. L'emprisonner serait alors une solution pour l'en empêcher ?
- Vous emprisonneriez son corps d'emprunt, qu'il pourrait échanger contre un autre.
- Et comment le détruire ?

- Détruire un Esprit désincarné est extrêmement difficile. Il n'est pas organiquement vivant, et ne peut donc organiquement mourir. Votre laisser-aller et votre liberté sans frein ont lâché dans le monde un bien terrible fléau.
- En somme, vous ne pouvez pas m'aider ?
- Je vais vous aider d'une manière que vous n'attendez pas, en vous donnant un conseil : rentrez vivement en Albâtre. Les portes de Port-Kharys seront fermées avant deux jours, et si vous êtes piégés à l'intérieur, cela sera pour votre perte.
- Les portes ? Fermées ?
- Nous connaissons les signes avant-coureurs. Une épidémie de Fièvre Rouge est sur le point d'éclater. Prenez votre fille et fuyez.

Keller restait interdit. Cette nouvelle inattendue paraissait difficile à croire.

- Lorsque le peuple prendra conscience de l'épidémie, ce sera l'anarchie. Tous les temples fermeront leurs portes. Le pouvoir civil n'aura d'autre choix que celui de la violence.

La pierre frontale de Keller se mit à luire, tandis qu'il évaluait les informations mentalement.

- Je vais partir aussitôt, dit-il. Mais n'y a-t-il vraiment rien que vous puissiez m'indiquer ?
- Prenez garde, Keller. Votre fléau est né du désordre de la Révolution, et un désordre plus grand encore va s'abattre sur la région. Les fléaux naissent du chaos. Votre Esprit saura trouver le chemin de l'incarnation dans les fraternités de fortune créées par la Fièvre Rouge. Vous vous engouffrez dans une époque de danger.
- L'Eglise de Porphyre ne peut-elle nous aider ?

Le prélat se leva, sans répondre, et invita Keller à le suivre.

- J'enverrai quelqu'un sur place, dit-il sans donner plus de précision. Nous évaluerons la situation.

Le prélat tira discrètement sur un cordon et un prêtre apparut presque aussitôt. "Veuillez raccompagner Monsieur, lui ordonna-t-il, et faites-le passer par la Nef."

Le prêtre assesseur guida à nouveau Keller, par une autre galerie, dont le plafond imitait le firmament, et dont les murs étaient ornés de trompe-l'oeil. Des colonnes sculptées, des galeries, des escaliers envahis de lierre, des portiques, s'ouvraient à l'infini sur les deux dimensions des murs, plongés dans la clarté très particulière de la lune, qui n'était visible nulle part. Une nouvelle

porte en bronze s'ouvrit bientôt, et Keller dut traverser, sur une passerelle si fine qu'elle semblait presque invisible, un étroit couloir d'eau agité d'un faible courant. De l'autre côté de la passerelle, s'élevait une muraille de porphyre, percée d'une nouvelle porte, et lorsque Keller la franchit, ce fut comme si tous les espaces traversés précédemment l'avaient préparé à ce passage : le saisissement fut brutal, complet, singulièrement *émouvant*.

La Nef surprenait d'abord par ses dimensions, et surtout par sa prodigieuse hauteur de plafond. Le bruit des multiples chutes d'eau, simultanément, vous assourdissait. D'innombrables colonnes de porphyre, les unes larges comme des arbres, les autres fines comme des lianes, les unes ouvragées, les autres nues, les unes mates, les autres brillantes du ruissellement de l'eau, soutenaient la voûte énorme, d'où s'écoulaient des cascades, à intervalles irréguliers, qui, parallèlement aux colonnes de pierre, formaient des colonnes d'eau, transparentes et mobiles. Au sol, des passerelles étroites circulaient entre des bassins de différentes tailles - certains purs et immobiles comme des miroirs, emplis d'une eau dormante - et des vasques bouillonnantes recueillant les chutes d'eau. L'oeil errait entre immobilité et mouvement perpétuel, entre solide et liquide, entre opacité et transparence, d'une manière si savante, que l'effet vous coupait presque le souffle. Dans l'ombre, derrière une chute d'eau qui en voilait les contours, une statue colossale de la Déesse paraissait attendre et rêver.

Tandis qu'il laissait son esprit et son regard errer dans les immensités ruisselantes, Keller se demanda pourquoi le prélat avait demandé à son sbire de le conduire ici. La puissance de l'Eglise de Porphyre éclatait en ce lieu. Sans y penser, Keller fit usage de l'Esprit, et s'en rendit compte lorsque sa pierre frontale se mit à luire. Sa perception du lieu fut alors imperceptiblement modifiée; une paix profonde l'envahit, ainsi que le sentiment d'avoir atteint un point ultime d'harmonie. Ce fut si intense que Keller resta prisonnier de cette contemplation, pendant de longues minutes, incapable de s'arracher à la magie de la Nef. Tout lui paraissait clair, et limpide, et merveilleusement ordonné. Lorsqu'il revint à lui, tiré par le prêtre qui l'invitait à sortir, il sut intimement pourquoi le prélat avait tenu à ce qu'il visitât la Nef. Comme une graine profondément implantée dans son Esprit, un fol espoir avait germé. Il en venait presque à croire que la Déesse, par toute la magie de cette cathédrale ruisselante, lui avait insufflé une foi insensée, irrationnelle et

merveilleusement réconfortante. Cela dura plusieurs minutes, et même peut-être plusieurs heures. Jamais aucun usage de l'Esprit ne lui avait paru si puissant.

Il quitta le Temple désarçonné et perplexe. Où qu'il portât les yeux, aucun signe de la maladie ne se manifestait. La Fièvre Rouge évoquait cependant en lui de nombreux récits édifiants, des descriptions horribles, et réveillait des terreurs enfantines. Elle avait sévi deux siècles plus tôt en Albâtre, et les Citoyens, surtout natifs de Basse-Ville, n'en avaient jamais perdu le souvenir. La mère de Keller lui en avait souvent parlé dans son enfance. La fièvre s'accompagnait d'une massive affection de la peau, qui devenait écarlate comme sous l'effet d'une brûlure. Puis une sueur de sang, effrayante, perlait de tous les pores, et les malades se vidaient lentement de leur sang, dans l'horreur des linges blancs tachés de rouge qu'ils utilisaient pour essuyer leur visage. Ils avaient froid, s'engourdisaient, puis s'éteignaient, sauf quelques rares exceptions qui parvenaient à terrasser le mal. On disait que la Basse-Ville avait eu de la peine à enterrer ses morts, et que les bûchers de Haute-Ville dégageaient jour et nuit leur fumée âcre et leur parfum macabre. Pour l'heure, les habitants de Port-Kharys étaient tout aussi insouciant que de coutume. Des fêtards attardés promenaient leur ivresse et leur extravagance mélancolique parmi les rues endormies.

Keller cependant ne doutait pas qu'il fallût partir, et, lorsqu'il rejoignit son auberge du bord de mer, ce fut pour réveiller Daïla précipitamment.

La jeune fille, heureuse de rentrer en Albâtre, fut plus coopérative que de coutume, et ne posa guère de question. Keller ne voulut pas l'alarmer, et garda pour lui toutes les sinistres prémonitions du prélat. Quelle sorte d'institution gardait ainsi toute la puissance et toute la connaissance sans les faire partager à ses ouailles ? Quelle sorte d'Eglise se préservait ainsi, dans la pénombre verte de ses temples luxueux, sans se soucier du peuple ? Il en concevait une profonde indignation - cependant, il ne pouvait s'empêcher de repenser avec soulagement aux dernières phrases du prélat : "J'enverrai quelqu'un sur place. Nous évaluerons la situation".

Tout en empaquetant ses affaires, impatient de revoir Aelenor, il se demanda s'il fallait se réjouir de cette aide inattendue, ou s'inquiéter de ce qu'une Eglise si puissante et si terrible parût trouver la menace suffisamment sérieuse pour daigner s'en préoccuper. Il n'y avait rien de

rassurant dans le discours du prêtre. Mais il n'avait pas perdu son temps, car il avait maintenant une piste, une direction : Sornar avait absolument besoin de disciples et chercherait par tous les moyens à en former ou à en retrouver. Aelenor lui avait toujours dit que les Frères Noirs sous la Montagne n'étaient pas assez nombreux - il se pouvait très bien qu'une partie d'entre eux eût reçu l'ordre d'attendre quelque part. La corde raide sur laquelle lui et Artus marchaient depuis douze ans était en train de s'effiler, et se tendait à se rompre. Mais il leur fallait continuer d'avancer, masqués, protégés par l'immense mépris de Sornar qui les jugeait a priori si stupides qu'il ne leur prêtait pas la capacité de percevoir ses desseins. N'était-il pas temps d'en parler à Aelenor ? Keller se dit qu'il y réfléchirait pendant le voyage, mais sa première réponse était que le moindre changement autour de Sornar était dangereux. Si elle n'était pas capable de conserver exactement la même attitude, qu'advierait-il ? Et pouvait-on lui demander de ne pas sourciller en apprenant que son compagnon et son fils préféré lui avaient menti pendant douze ans, et que son autre fils était probablement destiné à mourir ? Keller se demandait parfois comment elle réagirait à la fin - si Sornar était enfin vaincu. Mais cette douloureuse question restait éternellement en suspens - comme l'une des nombreuses épées, plus ou moins tranchantes, suspendues au-dessus de sa tête, et dont les fils capricieux se balançaient au gré des vents.